

CURIOSITÉS

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE

Ne faut-il pas, pour satisfaire l'ancien besoin de curiosité qui nous possède aujourd'hui, qu'on nous fût même aux détails du caractère, de la physiognomie, du langage, du costume de nos héros ?

Louis XI 1461-1483

Louis XII 1498-1515

CHARLES VIII, dit l'Affable

1470-1483-1498

EXPÉDITION D'ITALIE

1494-1495

— Suite —

Je n'essaierai pas de découvrir à vos regards toutes les petites ambitions qu'il vous faudrait nécessairement connaître pour démêler un peu le chaos de la politique italienne à cette époque. Ludovic le More qui dominait à Milan était l'ennemi personnel de Ferdinand roi de Naples. Voilà ce qu'il importe que vous connaissiez. Pour obtenir des alliances, ils signèrent et rompirent traités sur traités avec Rome, Venise et Florence.

Ferdinand déjà vieilli, sans force, et qui devait mourir bientôt en apprenant que l'invasion française était inévitable, avait eu un règne impopulaire, et laissait un fils détesté. Ce fils, qui avait pour nom Alphonse, reprochait à son père de traiter avec trop de bonté la noblesse de Naples presque toute dévouée au parti de la maison d'Anjou. Il portait la figure d'un balai sur son casque et disait à

ses amis qu'aussitôt roi il saurait châtier les nobles de leurs nombreuses infidélités. Vous comprenez facilement qu'on redoutât la venue d'un semblable règne et les efforts des partisans des idées françaises à Naples pour attirer le roi de France, en deçà des Alpes.

Charles VIII avait résolu l'expédition, mais il craignait d'annoncer cette détermination à son peuple ; il appréhendait de rencontrer une opposition qui obtiendrait un puissant écho dans son propre conseil. Il eut recours à la surprise.

Tout ce qu'il y avait de nobles chevaliers, de valeureux guerriers, de riches seigneurs en France, au commencement de l'année 1494, furent invités à venir prendre part aux réjouissances d'un tournoi. Lyon était l'heureuse ville choisie pour servir de théâtre à ces di-

vertissements. On savait partout que le roi et sa cour devaient honorer Lyon de leur présence pendant ces jours de liesse. Lyon se para ; le peuple était joyeux ; les passes-d'armes grisèrent les combattants et les spectateurs. C'est au milieu de cette effervescence, qui rappelait les beaux jours de la chevalerie, que Charles réunit son conseil et qu'il signifia sa volonté de réclamer à main armée la possession du trône de Naples. Les troupes avaient déjà reçu ordre de se réunir ; bientôt elles franchirent les Alpes, et l'Italie offrit ses plaines fertiles aux regards étonnés des Français. (1)

Mais que d'imprévoyances ! Dès le départ, il fallut emprunter de l'argent : cent mille ducats sur la banque de Soli à Gênes, à quatorze mille ducats d'intérêts pour quatre mois, et cinquante mille ducats d'un banquier de Milan. La duchesse de Savoie instruite du besoin d'argent de l'armée française, offrit à Charles VIII ses pierres en le priant de les mettre en gage pour la somme de 12,000 ducats, et la marquise de Montferrat fut encore plus magnifique. C'étaient là de faibles ressources qui n'en montrent que plus évidemment l'inexpérience du roi.

Après avoir subi les flatteries et les intrigues de Ludovic Sforza, Charles se présenta devant Florence où Jérôme Savonarole, qui venait de renverser le pouvoir des Médicis, le salua en ces termes : *Ministre des vengeances célestes,*

j'ai donc enfin la satisfaction de te contempler. Depuis quatre ans, j'annonce ici ton arrivée : entre dans cette terre que Dieu t'a livrée et accomplis tes hautes destinées ; mais en exerçant les vengeances du Tout-Puissant, imite sa miséricorde : sauve cette malheureuse ville de Florence, qui, bien que dépravée, renferme encore un grand nombre de fidèles serviteurs de Dieu : défends la veuve et l'orphelin, autrement tremble que dans sa colère il ne brise la verge dont il se sert pour châtier l'Italie. (1)

(1) Je trouve dans un journal des renseignements assez curieux sur ce religieux tribun et qui vous amusent, je crois.

" On eut le rôle considérable que Jérôme Savonarole, moine dominicain juna, vers la fin du XV^e siècle, à Florence, comme ardent patriote, et comme réformateur des mœurs publiques. Ame austère, orateur à la fois mystique et orgueilleux, il eut pendant quelques années un grand empire sur la population florentine.

" Rien ne saurait donner une idée, dit un historien, de l'enthousiasme que provoquaient les prédications de frère Jérôme. L'on fut obligé d'ajouter des galeries dans les églises où il parlait, tant l'affluence y était considérable. D'ailleurs, bien qu'à cette époque (1490-1498) l'art de la typographie fût tout nouvellement importé dans la cité toscane, les sermons du dominicain, recueillis par des scribes habiles, qui remplissaient l'office de nos sténographes, étaient presque aussitôt imprimés et accompagnés quelque fois de gravures primitives, répandues à profusion parmi le populaire qui les lisait avec admiration. "

Voici une des prétendues visions de Savonarole racontée par lui-même.

" Le monde entier, dit-il, m'apparut comme une plaine immense, au milieu de laquelle s'élevait un monticule tout couvert des fleurs les plus belles, répandant les parfums les plus suaves. Au sommet s'élevait un crucifix arrosé d'un sang qui jetait des lueurs resplendissantes. Ce sang, qui coulait du flanc du Sauveur, formait un fleuve qui divisait le monde en deux parts. A droite se voyait la ville de Jérusalem et une multitude d'infidèles ; à gauche les chrétiens et beaucoup de cités chrétiennes, notamment Rome et Florence. Or le sang du Christ, s'en allant frapper, comme un rayon, le front de tous les hommes, y imprimait une croix brillante comme le rubis. Et le Sauveur attaché à la croix disait à haute voix : " Venez à moi, vous qui travaillez et qui êtes opprimés ; et je vous soutiendrai, je vous délivrerai. " En entendant ces paroles, les infidèles, qui se sentaient marqués de la croix du salut, se hâtèrent de courir au fleuve de sang, et, quittant leurs vêtements, ils entrèrent dans le fleuve, pour s'y baigner, pour s'y désaltérer. Parmi les chrétiens, quelques-uns seulement faisaient comme les infidèles, tandis que le plus grand nombre, sentant la croix imprimée à leur front, s'efforçaient de la cacher, soit avec leurs mains, soit avec leur chapeau ou leur capuce ; quelques-uns mettaient même sur leur face des marques imitant des têtes d'animaux, ou bien ils prenaient, pour les jeter sur eux, les vêtements dont se dépouillaient les infidèles. Soudain je vis se déchainer une effroyable tempête ; dans les airs troublés couraient les éclairs, grondait le tonnerre, mugissaient les vents ; il pleuvait du feu, il grêlait des glaives, qui, en tombant, notamment sur la ville de Rome, couvraient la terre de morts et de mourants. Pour échapper à ce déchirement céleste, les infidèles allaient tous se réfugier à l'abri du crucifix, tandis que la plupart des chrétiens, oubliant leur foi, cherchaient asile sous des rochers, dans des forteresses, qui ne pouvaient les garantir de la mort. Heureux ceux qui alors cherchèrent l'ombre de la croix ; car ils purent voir sans crainte et sans danger la tempête faire son œuvre terrible. Quand le désastre fut assez immense, quand une multitude eut expié par la mort son peu de foi, je vis le ciel redevenir clair et doux ; et ainsi fut accomplie la rénovation de toute chose. ... "

(1) " Charles traversait le Dauphiné ; on lui parla d'une montagne singulière qu'on mettait au nombre des merveilles de la province ; étroite par en bas, elle s'élargissait par degrés, et présentait de toutes parts la figure d'un cône renversé. Charles, naturellement présomptueux, résolut de lui faire perdre son nom d'inaccessibles qu'elle portait dans le pays : il donna à Raymond Tribou, capitaine de ses échelons, de l'escalader. C'est la première fois qu'il est fait mention de cette compagnie dans l'histoire de la France. Tribou et ses échelons, gravirent jusqu'au sommet, et trouvèrent une plaine assez vaste, couverte de pâturages : ils y bâtinrent à la hâte une petite chapelle où un prêtre célébra la messe. "

A son passage dans Rome, Charles VII traita avec Alexandre VI et peu de jours après les armées françaises franchissaient les frontières des états napolitains. Nous l'avons déjà dit, Ferdinand n'avait pu supporter le coup que lui porta l'effrayante nouvelle de l'approche des Français, il venait de mourir ; Alphonse, d'effroi renonçait à la couronne ; Ferdinand II, plus brave, s'était armé pour repousser l'invasion ; mais battu, puis trahi par les siens, il avait fui dans l'île d'Ischia ; Charles, à la tête de ses soldats, le 22 février 1495, était entré dans la capitale de ces états si facilement conquis au milieu des acclamations des Napolitains et des fleurs qu'on lui jetait de toutes les fenêtres. Le 12 mai suivant, il voulut être couronné roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem.

« Cette fête surpassa en magnificence toutes celles qui l'avaient précédée : le roi était monté sur un cheval couvert de drap d'or : il portait sur la tête une couronne d'or, tenait de la main droite un globe ou une pomme d'or, de la gauche un sceptre ; il était vêtu d'un riche manteau d'écarlate doublé d'hermine. Dans cet équipage, il traversa, sous un dais, les principales rues de la ville, conférant l'ordre de chevalerie aux enfants des meilleures familles, et se rendit à l'église de Saint-Janvier, où il fit les serments usités au couronnement des rois de Naples. La circonstance la plus remarquable de cette cérémonie, fut l'affectation du roi à se parer des ornements impériaux, en vertu de l'achat qu'il avait fait de l'empire de Constantinople. »

Et les jours s'écoulèrent au milieu des amusements des Français.

Mais les nuages s'amoncelaient der-

rière cette armée qui n'avait encore rencontré aucun obstacle.

Tous les petits états d'Italie, l'Espagne et l'Empire n'avaient d'abord considéré que leurs intérêts respectifs dans cette expédition du roi de France, comptant bien qu'elle ne réussirait pas et espérant néanmoins tirer quelque profit de la diversion qu'elle devait nécessairement opérer. Mais à la vue de ces soldats pleins de courage et d'entrain qui faisaient la guerre sérieusement, à la vue de cette marche triomphale à travers la péninsule, à la vue de Florence, de Rome et de Naples forcées d'ouvrir leurs portes au vainqueur, Venise surtout tomba dans une inquiétude mortelle. A l'insu de P. de Comynes, ambassadeur de Charles en cette ville, le sénat de Venise se réunit bien des fois recevant des envoyés déguisés de Rome, de l'Espagne et de l'Allemagne, et avisant aux moyens de former une ligne pour anéantir les projets des Français. A la nouvelle de ces menées, Charles revint précipitamment, prenant la route des Apennins et n'amenant avec lui que 900 lances, 2500 Suisses, 1500 officiers de sa maison, en tout 9400 combattants.

Le passage des montagnes présentait une véritable difficulté. « Charles traînait à sa suite une nombreuse et forte artillerie dont il se promettait beaucoup pour un jour de bataille ; il fallait la faire monter et descendre par des sentiers abrupts où jamais, dit la chronique de la Trémouille, char ni charrette n'avaient passé... Le roi sachant que le seigneur de la Trémouille, pour sa hardiesse et son grand vouloir, ne trouvait rien d'impossible, lui donna cette charge que volontiers il accepta ; et afin que les gens

de pied, Suisses, Allemands et autres, s'y employassent sans craindre le chaud, il leur adressa telles paroles : " La propre nature d'entre nous des Gaules est force, hardiesse et férocité. Nous avons triomphé au venir ; mieux nous serait mourir que par lâcheté perdre la douceur de cette louange ; tous nous sommes en la fleur de notre âge et en la vigueur de nos ans ; que chacun mette la main à l'œuvre à tirer les charrois, porter boulets ; le premier qui gagnera le plus haut de la montagne avant moi aura dix écus. " Quittant son armure, la Trémouille, en chausses et en pourpoint, mit lui-même la main à l'œuvre ; à force de tirer et de pousser, l'artillerie parvint au haut de la montagne ; on eut plus de peine encore à la faire descendre de l'autre côté sur une pente très étroite et roide ; cinq jours entiers furent employés à ce rude labeur qu'heureusement les généraux ennemis n'essayèrent pas de troubler. La Trémouille, "noir comme un Maure " dit la chronique, pour l'extuante chaleur qu'il avait supportée, en fit rapport au roi, qui lui dit : " Par le jourd'hui, mon cousin, vous avez fait plus que ne purent oncque faire Annibal de Carthage, ni César, moi et les miens. Je promets à Dieu que, si je puis vous revoir en France, les récompenses que j'espère vous faire seront si grandes que les autres y acquerront une nouvelle étude à me bien servir. "

(*A suivre.*)

Réponses aux questions historiques de la page 36.

13. Voici ce que nous trouvons dans *Le Chrétien éclairé sur la Nature et*

l'Usage des Indulgences, par le R. P. A. Maurel, S. J. " Saint Bonaventure, dans le Chapitre général de son Ordre, tenu à Pise l'an 1262, enjoignit à ses religieux de porter les fidèles à honorer le grand mystère de l'Incarnation, en récitant vers le soir, au son de la cloche, trois *Ave Maria*. Cette dévotion, introduite plus tard en France, fut approuvée par Jean XXII, dans une Bulle donnée à Avignon le 13 octobre 1318 ; et ce Pape y attacha quelques jours d'Indulgences. Ce fut l'origine de l'Angélus. "

Et le *Musée des Familles*, journal français, à la question suivante qui lui était posée : " D'où vient la coutume de sonner à midi l'Angélus, qui auparavant ne se disait que le soir et le matin ? " répond ainsi : " En principe, l'Angélus n'était dit que le soir. On a voulu prétendre que, vers le commencement du XIVe siècle, un pape prescrivit de le dire en outre le matin et à midi, pour conjurer les terreurs qu'inspirait aux peuples l'apparition d'une grande comète ; mais ce n'est qu'une supposition qu'aucun document précis ne confirme. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'usage de sonner trois fois l'angélus était établi dans le diocèse de Soissons dès 1395, et il semble également avéré que la coutume de le réciter le soir, le matin et à midi remonte en France au roi Louis XI, qui dans ses accès de dévotion à l'endroit de la Sainte Vierge, dont il avait si souvent besoin d'implorer l'indulgence, lui consacra spécialement la douzième heure et ordonna de sonner l'angélus dans toutes les églises, le matin, à midi et le soir : pratique qui s'est perpétuée. "

14. *Les cent Nouvelles Nouvelles*

sont un recueil de contes, composés de 1456 à 1461 à la cour du duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, pendant le séjour que fit au château de Genappe le dauphin Louis, fils de Charles VII. Pour distraire les ennuis de l'exil du dauphin, chaque seigneur à son tour faisait un joyeux récit ; un secrétaire recueillit et rédigea ces histoires qui égayaient la cour de Bourgogne.

A NOS ABONNÉS RETARDATAIRES

Nous sommes bien près de croire que les poètes, qui, de sang-froid, ont vanté la pauvreté, avaient des millions en banque. Au point de vue de la sanctification de l'âme, nous sommes d'accord avec les ascètes et quelques poètes, la pauvreté peut être très utile ; mais dans la rédaction d'une publication quelconque, nous le déclarons hautement, nous le crions à la brise et à l'aquilon, afin qu'ils se répètent sur tous les tons, la pauvreté est superflue ; elle constitue un luxe amolissant qui finit tôt ou tard par énerver et tuer les rédacteurs. Aussi, vous le voyez, au cœur, nous avons eu jusqu'aujourd'hui le courage suffisant, mais en caisse, nous n'avons plus un sou vaillant ; et nous le sentons, cela finira par nous ruiner. Messieurs, permettez, je trouve l'occasion favorable de glisser une citation de plus, je la saisis avec empressement ; elle m'épargne de la composition. Je l'emprunte à Mirabeau, le lion révolutionnaire : " Aujourd'hui, la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de me consumer, moi, mon journal, mon honneur..... et je vois des abonnés qui délibèrent tranquillement, s'il doivent ou non me payer !

Réponses aux questions historiques de la page 51

15. Maximilien épousa Anne de Bretagne par procuration.

16. Voici quelles étaient les armes de la famille Bayard du Terrail dont sort le bon chevalier sans peur et sans reproche : " D'azur au chef d'argent chargé d'un lion naissant de gueules ; au filet d'or mis en bande. "

Dans les guerres d'Italie, à la suite de Louis XII, le bon chevalier défendit un jour seul un pont du Garigliano. " Comme un tigre échappé, il s'accula à barrière du pont et à coups d'épée se défendit si très bien que les Espagnols ne savoient que dire et ne cuidoient point que ce fust un homme. " Un si bel exploit lui valut sur son écusson un porc-épic avec cette devise : *Vires agminis unus habet*. Comment mêla-t-il cette nouvelle figure aux vieilles armes de sa famille ? nous laissons le soin de répondre aux experts dans l'art héraldique.

" Payez donc cet abonnement extraordinaire (25 centins.) Payez-le, parce que vous ne pouvez avoir de doute sur sa nécessité et sur notre impuissance à le remplacer immédiatement du moins. Payez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard et que vous serez comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps, le malheur n'en accorde jamais....."

Que les élèves de la maison le sachent bien : nous n'ajouterons pas le prix de leur abonnement aux Curiosités de l'Histoire de France au compte qu'ils auraient pu contracter avec le Collège. Cette lecture est un passe-temps, qu'ils en paient les frais avec la monnaie qui leur est donnée pour leurs menus plaisirs.

M A I

L'été, la nuit bleue et profonde
S'accouple au jour limpide et clair ;
Le soir est d'or, la plaine est blonde ;
On entend des chansons dans l'air.
.....

Alors si l'orphelin s'éveille,
Sans toit, sans mère et priant Dieu,
Une voix lui dit à l'oreille :
" Eh bien ! viens sous mon dôme bleu !

" Le Louvre est égal aux chaumières
Sous ma coupole de saphirs.
Viens sous mon ciel plein de lumières,
Viens sous mon ciel plein de zéphirs !

Ce n'est pas encore si beau que le poète vient de le dire ; ce n'est pas encore aussi chaud ; mais le décor change à vue, et la transformation s'opère rapidement.

Vous connaissez Ottawa et Rideau-Hall ? Avez-vous déjà vu cette résidence sans maîtres et se préparant à saluer un nouveau propriétaire ? Elle est alors l'image parfaite de la nature qui nous entoure maintenant.

Le marquis de Lorne partant, commença par décrocher ses tapisseries et ses rideaux ; la marquise, ses peintures et sa vieille loque signée *Gobelins* ; tapis, chevaux, antiquailles, chevreuils, fleurs, tout cela disparaît. Lord Lansdowne arrivant, c'est une nuée d'ouvriers qui remplissent les corridors de la demeure jusque là déserte, qui tendent de nouveaux tapis, qui collent de nouveaux papiers aux murs, qui taillent les parterres à neuf.

Voyez, l'été nous arrive bientôt : il nous dépêche ses fourriers.

Si mon ami X* qui prétend n'avoir pas d'imagination et qui ne peut parler sans faire une figure des plus hardies et des plus originales, si mon ami avait à décrire ce spectacle, — il ne le fera pas, il n'a pas assez d'imagination, — voici comment il procéderait. — Représentez-vous, dirait-il, les zéphirs, comme autant de bébés jouf-

flus, ailés, armés les uns de palettes et de pinceaux, les autres de pinces, les autres de marteaux : les premiers peignent en vert les champs, les bois, les seconds piquent les fleurs d'or aux flancs de la terrasse, les troisièmes étirent les feuilles des arbres.

Quel tableau plein de vivacité ! Que c'est gentil de n'avoir pas d'imagination !

— Mais, petits, — je m'adresse aux zéphirs joufflus de mon ami, — hâtez-vous donc d'allonger le feuillage des tilleuls et des ormes ; vos compagnons qui sont chargés des corniers du presbytère, des saules et des trembles du cimetière sont beaucoup plus expéditifs que vous.

Et l'étang, vous croyez peut-être, chers anciens élèves, qu'il est bien beau, qu'il miroite, qu'il est doré, argenté, azuré, qu'il a le doux babil d'une naiade païenne ? Pas du tout. Massacres, cadavres, cris de triomphe et de détresse, ses ondes promènent cette scène et répètent ce vacarme ; les petits élèves ont recommencé leur lutte acharnée, contre les crapauds et les grenouilles, lutte dont l'origine se perd dans la nuit des temps, comme celle de la question d'Orient, comme la lutte de la civilisation contre la barbarie.

Voulez-vous que je vous cite un fragment de la *Batrachomyomachie* ? Trop vieux, passons.

Enfants, vous seriez bien surpris si je vous disais qu'une des principales accusations qu'on lance au moyen âge porte sur les seigneurs qui, dit-on, — mais n'allez pas le croire, — faisaient battre les grenouilles par les serfs. Allons, ces seigneurs étaient bien plus fins que les illuminés du dix-neuvième siècle, ils savaient parfaitement que combattre les grenouilles est un bonheur, une ivresse, une passion. Pourquoi les détracteurs du moyen âge ne vivent-ils pas sur les bords enchantés de notre étang ?

Un professeur parle à l'heure : il s'arrête quand la cloche sonne. Un journaliste écrit au pouce, il s'arrête quand l'espace lui manque. Au revoir.

Petite Littérature

LA CHAPELLE

RICHE ET MERVEILLEUX DON DE SA MUNIFICENCE,
FRÈRE DE SES FRÈRES, CRÉATEUR DE SA FIDÉLITÉ,
AU DOUX CŒUR DE JÉSUS DE CHAQUE NUIT ET JOUR :
GLOIRE, LOUANGE, HONNEUR, RECONNAISSANCE, AMOUR.
(Ces vers se lisent sur l'un des murs du sanctuaire.)

DÉCORATIONS DE LA VOUTE

— Suite —

Nous pensons que ce personnage est le mieux réussi. A part la main et le bras droit trop guindés, la pose et la figure expriment bien la prière de cette âme dont la pureté et l'humilité attirèrent les regards du Très-Haut.

Le dernier tableau au dessus du jubé peint David chantant sur la harpe les louanges du Seigneur : *Benedic anima mea Domino*. Les bras élégamment tendus, il se penche sur l'instrument divin auquel il livre toute entière son âme inspirée ; il nous semble voir les cordes d'or vibrer sous les doigts nerveux du prophète royal, entourant d'ondes harmonieuses un grand cri du cœur jeté vers le ciel. C'est l'humanité remerciant Dieu du bienfait de la rédemption.

Chacun de ces tableaux, entouré de moulures en croix tressée, occupe l'un des centres où se réunissent les arceaux de la voûte. Ces arceaux, en s'écartant de leur point de réunion, font place à des panneaux également encadrés de moulures, dont la forme rappellerait vaguement une harpe et renfermant sur un fond de ciel un ange joufflu aux petites ailes déployées, portant un des instruments de la passion de Jésus-Christ. Les grands tableaux sont ainsi entourés chacun de quatre sujets secondaires d'un très élégant effet. On a aussi peint sur

les flancs des voussures les emblèmes des sacrements de la loi nouvelle, institution dont le Sauveur s'est servi pour perpétuer l'œuvre de notre rédemption. Si nous ne craignons pas de paraître outre nous dirions que cette voûte si élégante par ses proportions architecturales prend un peu de lourdeur sous l'abondance et la force des couleurs. Toutefois ses légers défauts disparaissent sous les courbes gracieuses des moulures ; les arceaux les frises feuillues, les sveltes gîves forment un tout élégant où les peintures jettent de l'animation et de la gaieté.

LES MARBRES.

Quel temple opulent Dieu s'était bâti, au commencement des siècles : des mondes pour soutiens, des soleils pour flambeaux, la terre pour autel, l'homme pour chantre. Hélas ! pourquoi faut-il que le péché ait détruit cette sublime harmonie du grand œuvre de la création ? Nous sommes de ceux qui ajoutent foi à l'hypothèse de la déchéance du monde entier sous l'action du péché, et de ceux qui croient à la réhabilitation de la nature par l'art et la grâce. Nos temples catholiques offrent particulièrement le spectacle de cette nature rendue à sa beauté primitive. On a réuni là ce que

la matière a de plus beau : l'or, l'argent, les marbres et les pierres précieuses, avec ce poli, ce brillant d'où la lumière revient brisée, en faisceaux multicolores. Aussi nous concevons le ciel, lorsque, placés au sein de cette forêt de marbres, de ce fouillis de pinacles, d'ornements, de statues d'or, de bronze et d'argent, après que la voix grave de l'orateur sacré a retenti, quand l'orgue voile ses symphonies, que l'encens flotte à la voûte, que les chœurs se taisent pour adorer, nous savons que l'auguste Victime portée par les anges descend à la prière du prêtre dans l'hostie et le vin.

Si l'homme avait inventé tant de pompe, nous serions vraiment étonnés ; mais non, l'homme seul n'a pu que parodier les divines inspirations de l'Esprit-Saint ; il n'a pu qu'imiter faussement la maison de Dieu et ses beautés : il a bâti l'Opéra. Quelle différence ! Si cet entretien nous le permettait, nous vous ferions voir le contraste, chers élèves. Ici, — dans l'opéra, — la pensée est tuée par le son, l'âme est étouffée sous les sensations : vous êtes haletants, vos nerfs vibrent, vous pleurez, vous trépignez, vous sortez brisés, moins propres à la vie. Dans le temple chrétien, où l'on comprend bien l'éloquence, la musique, l'architecture et la peinture, vos nerfs sont relativement calmes, c'est votre âme qui vibre, s'élève, chante et prie : au sortir de ce lieu, vous vous sentez plus forts et plus saints. (1)

(A suivre.)

(1) Quelques abonnés seront peut être tentés de nous dire : — Pourquoi ces banalités sur l'art ? Allez-vous reprendre la question de l'idéalisme et du réalisme ? — Nous ne nous adressons pas à des artistes, mais spécialement à nos élèves et nous serions très heureux si jamais nous pouvions nous rendre le beau témoignage d'avoir ouvert le regard de leur jeune intelligence aux plus simples, aux plus rudimentaires beautés de l'art chrétien.

HERVE

Suite

— A table ! cria-t-il gaiement, de loin, à l'enfant.

La salle basse du presbytère qui servait de réfectoire ouvrait par deux fenêtres sur le jardin ; à travers les rideaux de feuilles de houblon, on apercevait là bas l'immense glace du St-Laurent, d'azur, çà et là légèrement perlée d'argent ; un souffle frais, saturé de senteurs dont les parfumeurs parisiens auraient vainement cherché à connaître les mille essences diverses, remuait la nappe blanche, et s'unissait agréablement aux émanations d'une omelette dont l'or grésillant attirait irrésistiblement les regards d'Hervé.

— Assieds-toi là, lui dit le curé, indiquant le côté droit de la table, tandis que lui-même prenait place en face de l'omelette. Il avait à sa gauche une corbeille contenant difficilement un pain de neige, à sa droite, un bol d'où s'échappait la délicieuse fumée du moka.

— Tu pars demain, Hervé ?

L'enfant sourit affirmativement.

— Sais-tu qui te conduira au collège ?

— N'est-ce pas ma mère ?

— Je dois aller demain à X***, je te prendrai avec moi et te présenterai au directeur, mon ancien condisciple. Ta mère est un peu souffrante, elle n'ose pas faire le voyage.

Tu n'as pas peur du collège, Hervé ?

— Non. Ce n'est pas si terrible.

Hervé souriait toujours.

Le curé, avec ce ton mi-sérieux, mi-enjoué que l'on prend pour attirer l'attention des enfants sans les effrayer, continua.

— Non et oui. Aimerais-tu à connai-

tre les lieux et les hommes que tu vas voir demain ? Ecoute. Le collège de X*** est une grande maison où mon école serait contenue trois fois.

Hervé faillit laisser tomber le morceau d'omelette qui frétilait au bout de sa fourchette, et il rit tout de bon, cette fois.

— Le directeur auquel je vais te confier est un saint aux cheveux blancs, et ses professeurs marchent sur ses traces. Mais ce sont des hommes et leur ton, qui va nécessairement contraster avec celui de l'institutrice qui a pris soin de ton instruction jusqu'ici, te fera peut-être d'abord croire à beaucoup de sévérité. Ne t'y trompe pas : ce qu'ils aiment le plus après Dieu, ce sont les âmes des enfants auxquels ils doivent inculquer la science et la vertu.

Mais tu n'auras qu'un directeur et tu ne vivras pas avec les professeurs qui t'instruiront, te commanderont. Pourtant, en arrivant au collège, tu vas te sentir pressé de toutes parts, comme le poisson par les flots ; demain soir tu plongeras dans une mer d'enfants, les uns de ton âge, les autres un peu plus vieux, parmi les plus grands, plusieurs porteront moustache s'ils étaient libres de le faire. Toi qui vivais presque seul, là tu ne seras plus jamais seul.

— Oh ! que je vais m'amuser !

— Etudier aussi ?

— Oh ! oui.

— Si je te disais d'être prudent dans le choix de tes amis, Hervé, suivrais-tu ce conseil ?

Hervé écoutait avec quelque effroi.

— Les jeunes gens que tu vas rencontrer ne sont pas tous bons.

— Ah !

— Cela t'étonne ? Tu penses qu'un

collège où l'on compte trois cents élèves renferme trois cents anges ? Ce serait très joli, mais c'est bien rare. Hervé, si tu choisissais trois cents des plus belles pommes de mon verger, et que tu les renfermas durant ses quelques mois dans le même baril, au bout de ce temps tu en trouverais plusieurs meurtries et gâtées. Et ces enfants, dont il est question, qui accourent de toutes parts vers la même maison, n'ont pu être tous soigneusement triés par les supérieurs. Le grand nombre est sain, mais quelques brebis galenses se glissent infailliblement dans le troupeau.

— Et pourquoi ne les renvoie-t-on pas ?

La logique naïve d'Hervé embarrassait un peu le vieux prêtre.

— On le fait. Mais c'est que, vois-tu, il faut du temps pour découvrir ces mauvais cœurs ; on n'y parvient quelquefois jamais : quoiqu'il soit presque impossible qu'un cœur gâté ne finisse pas par frapper le regard vigilant des surveillants. Et souvent les supérieurs guérissent avec les conseils, le temps et la grâce de Dieu les maladies spirituelles de leurs enfants.

L'entretien prenait une tournure trop austère ; pour l'égayer, le curé sembla tout-à-coup changer de sujet : il ne changea que de ton.

— Que penses-tu de l'avenir, Hervé, dit-il, après ces études que tu vas entreprendre ?

— Un prêtre. Puis l'enfant rit et rougit.

— Un prêtre ! Oh ! Oh ! Ce n'est pas impossible. C'est même très facile.

Et le vicillard pensait tout bas : mon Dieu, bénissez et réalisez ces rêves pieux

que l'innocence fait miroiter devant cette jeune imagination.

Mais quelle que soit la voie, continue-t-il tout haut, où Dieu t'appelle, veux-tu connaître le moyen d'y parvenir sûrement et d'y marcher sans dévier jamais ? Sois docile, travaille et prie. Je ne parle pas de la seule obéissance extérieure. Aime tes maîtres, Hervé ; ne t'oublie jamais jusqu'à murmurer contre eux. Sois humble. Va souvent t'entretenir avec ton directeur qui remplacera le père que tu as perdu ; et dans la chapelle tu trouveras Marie. Elle sera doublement ta mère, alors que tu n'auras plus auprès de toi celle qui a veillé sur ta première enfance.

En disant ces mots, le curé vidait son bol de café ; il se leva ; se signa deux fois et congédia Hervé.

— Demain matin à sept heures nous partons ; sois exact et courageux comme un soldat.

Toute la journée, sans un nuage sur la grande soie du ciel, le soleil chauffa les champs de trèfle d'où montait un sourd bourdonnement d'abeilles ; il blanchit la fleur du foin, dora les moissons, et disparut au soir derrière les Laurentides laissant comme un vaste incendie à leur sommet.

Quelle scène de calme présente la campagne aux heures du crépuscule ! Pour notre part, nous pouvons difficilement dire combien nous aimons cet air frais, et les mille harmonies qu'il nous apporte des bois, des champs, des herbes, des basses-cours et des habitations : chants d'oiseaux, bruissements d'insectes, mugissements de troupeaux, cris d'enfants, couplets sonores de paysans, plaintes des vagues ; et tout cela voilé, sem-

blable aux accords éteints d'un orchestre éloigné ; nous nous plongeons dans cet air comme dans l'eau du fleuve au bain matinal ; nous aimons à le sentir nous envahir peu à peu, nous pénétrer.

Avez-vous joui du bonheur de ces moments, chers petits lecteurs, la coupe vous en a été présentée souvent ? Non, car vous avez votre place dans le tableau. La fleur, le papillon et l'oiseau peuvent-ils jouir d'un beau jour ? Pas plus que le musicien ne peut jouir du concert qu'il donne. Il faut être spectateur. Il faut avoir vécu pour cela ; il faut avoir souffert et pleuré. Alors on contemple la nature comme un théâtre aux brillants décors et on se laisse aller à de douces illusions, à de suaves ... rêveries. On a tant défiguré, caricaturé ce dernier mot, qu'on ne le dit plus qu'en hésitant, sûr qu'il éveillera une idée fautive dans l'esprit de beaucoup de lecteurs. On ne comprend plus par le mot rêverie cet état de l'âme qui se dégage tranquillement, sciemment de son enveloppe grossière pour monter vers le ciel doucement portée sur les ailes de la grâce ou du génie.

C. L.

(A suivre.)

QUESTIONS LITTÉRAIRES

16. Dans quelle circonstance et par qui furent dites les paroles suivantes ?

« Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse, c'est-à-dire, l'erreur et l'hérésie ; quand pour punir les scandales, ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautes, et de réparer un chagrin superbe, une indocile curiosité, et un esprit de révolte ; il détermine dans sa sagesse profonde les limi-

tes qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Eglise. »

17. Quel est l'original du portrait suivant, et quel en est l'auteur ?

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance, mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir !

18. Comment doit-on prononcer les mots, *quarte* et *quatrain* et la syllabe *ais*, *ait*, *aient* des imparfaits et des conditionnels ?

19. Quelle différence y a-t-il entre la lecture *recto tono* et la lecture *accentuée* ou *déclamée*, et laquelle devez-vous employer au réfectoire où à l'étude lorsque vous êtes appelés à lire à haute voix dans ces salles ?

Réponses aux questions littéraires de la page 55

11. La première représentation en fut donnée, à Saint-Cyr, le mercredi 26 janvier 1689. Les courtisans pensaient voir dans certains personnages de la pièce, Mme de Maintenon, Louvois, et le roi lui-même.

12. Voici comment Mme de Sévigné elle-même rapporte ces paroles : " Le roi vint à nos places, écrit-elle, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi et me

dit : " Madame, je suis assuré que vous avez été contente. " Moi, sans m'étourner, je répondis : " Sire, je suis charmée ; ce que je sens est au-dessus des paroles. " Le roi me dit : " Racine a bien de l'esprit. "

13. Voltaire écrivait en 1743 : " La France se glorifie d'*Athalie* ; c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre ; c'est celui de la poésie. " En 1750, il ajoutait : " L'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes... " Ailleurs, il ne voit qu'une définition possible de la pièce, dans son ensemble et dans toutes ses parties : " Beau ! admirable ! sublime ! "

Athalie eut très peu d'éclat dans ses premières représentations. Boileau seul contre tous répétait souvent à Racine : " Je m'y connais, c'est ce que vous avez fait de mieux, le public y reviendra. "

14. SOLENNEL ; du lat. *solemnis* ; fait du grec *olos*, tout ; *ennos*, année. FAMEUSE ; du lat. *famosus*, renommé ; dér. de *fama*, renommée ; rad. gr. *phao*, je parle. — TROMPETTE ; dimin. de *trompe*, qui paraît être une onomatopée, ou du gr. *strombos*, conque, coquille de mer recourbée, parce qu'on se servait autrefois de conques au lieu de trompettes. — COURROUX ; du lat. *coruscare*, lancer des éclairs.

15. *Discours d'O'Connell au meeting de Clare*

(Analyse oratoire)

Ce discours n'est qu'un cri d'espérance sorti de l'âme de l'orateur. O'Connell veut entretenir cette longue agitation qui tient l'Irlande frémissante et va briser ses chaînes ; l'enthousiasme de la

passion est le seul langage qui convient à l'ardeur des hommes de Clare. Aussi à côté de ces deux faibles preuves, seuls vrais motifs de joie :

Le repeal arrive.— Depuis quinze jours j'ai fait entendre des paroles de liberté à deux millions d'hommes tous aussi sages que déterminés.

la passion déborde et laisse tomber ses brûlantes exclamations. Quand le cœur est ému, il ne donne pas à l'esprit le loisir de raisonner. O'Connell sentait bien que l'âme de ses auditeurs vibrerait à l'unisson de la sienne. Pour porter partout l'espérance dans les cœurs, il lui suffit donc de parler de liberté, de flatter l'orgueil national, de dire avec chaleur :

L'Irlande va redevenir libre ! La voix de Clare s'est fait entendre puissante comme la tempête, prompte comme l'éclair. Irlande ! ô ma patrie ! ton soleil commence à briller, et ton éclat est beau ; car ainsi que l'a dit le poète les nations ont péri, et toi tu es jeune encore. Ton soleil etc, etc.

Mais ce n'est pas dans cette explosion de sentiments que se révèle toute la vertu du grand patriote irlandais.

O'Connell ne veut pas se servir du peuple à la façon d'un vulgaire révolutionnaire, comme d'un lion dont on brise la chaîne et auquel on montre du sang ; ce n'est pas un Mirabeau ou un Danton ; au fond de son cœur il y a autre chose que de la haine. O'Connell aime l'Irlande, il aime ses compatriotes ; c'est dans l'expression des qualités qui ont fait de lui le grand chef populaire, c'est dans ses mœurs oratoires qu'on doit admirer ici O'Connell.

Il a soulevé son peuple, mais il veut le diriger.

Et ce qui fait la force de vos phalanges innombrables, dit-il, c'est qu'elles n'appelleront pas à leur aide la force physique par l'agression.

Il veut tempérer l'ardeur de la foule, mais il ménage sa fierté, car il ajoute.

Si pourtant elles étaient attaquées, elles sauraient s'en servir pour faire bonne défense ! Mais il faudrait être vraiment fou pour s'attaquer à un peuple comme le peuple irlandais...

C'est la paix qu'il veut ; protester avec force, mais sans effusion de sang.

Je suis fier, oui, je l'avoue maintenant, je suis fier... Je suis fier de Clare, de la glorieuse Clare. De Bailly-Corce, dont le nom, dans notre langue, signifie champ de bataille, nous en avons fait un lieu de paix et de tranquillité ; il occupera une noble place dans les annales de l'histoire de l'Irlande.

Et avant d'imposer ainsi ses sentiments et sa volonté à ses électeurs, O'Connell avait dû gagner leur affection par sa bienveillance.

Hommes de Clare, si je n'ai pas eu l'honneur de naître parmi vous, je vous appartiens cependant. Des membres de ma famille ont versé leur sang sur votre territoire ; plusieurs y ont reçu la sépulture. Oui les restes de mes ancêtres sont à Clare. Le général O'Connell, qui commandait une division d'Irlandais à Anghrim, solide à son poste, y a reçu la mort pour l'Irlande ; il a été inhumé à Inagh, dans votre comté.

Si ce brillant passé ne suffit pas pour rassurer son peuple, il va mêler sa grande haine pour l'Anglais à la sienne et étaler toute la fierté de son âme. Aussi des applaudissements frénétiques l'interrompent deux fois lorsqu'il termine sa pensée :

Ses ossements reposent près de vous ; mais l'esprit qui l'animait vit encore dans ses descendants, et nous pouvons lire avec le poète : " Nos amis sont près de nous, les ennemis que nous détestons sont devant nous ! " Ces ennemis détestés sont Peel et Wellington. Mais montrez le drapeau qui flotte au sommet de la montagne la plus escarpée de l'Irlande, et voyons un peu la main qui osera toucher ce pavillon.

C. L.